

Herman Van Rompuy

«On va finir par me trouver sympathique»

INTERVIEW

KRIS VAN HAVER
ET INE RENSON

Il fut le premier président de l'Europe. Et probablement le dernier Belge avant longtemps à occuper un poste élevé au niveau européen. Lundi, son mandat se termine. Il quitte l'Europe et la politique.

«*Mon maître. Une des rares personnes que j'appelle ainsi.*» Nous nous trouvons dans le couloir, au cinquième étage du bâtiment Juste Lipse, Place Schumann, au cœur du quartier européen à Bruxelles. C'est encore «l'étage de Van Rompuy» pour quelques jours. Un portrait de Jean-Luc Dehaene — un cadeau de la famille après son décès — pend au mur. «*Je l'emporte à la maison — et il ne finira pas au grenier.*»

Les caisses sont prêtes. Elles contiennent les souvenirs d'une époque. Dans le salon aux canapés en cuir blanc, Van Rompuy a, ces cinq dernières années, rencontré les grands de ce monde. C'est ici qu'en petit comité, on a imaginé des scénarii pour sauver l'euro. On y a joué au stratego sur l'Ukraine avec Vladimir Poutine. Des paroles qui ne pouvaient être prononcées au grand jour, ont été échangées entre lui et Angela Merkel ou Nicolas Sarkozy. Notre compatriote s'en est bien sorti. Les louanges pleuvent. Même le journal britannique «The Financial Times» — qui l'avait, il y a cinq ans, qualifié de «*souris grise*» — parle de lui comme d'un «*grand homme d'Etat*». Il en reste visiblement et stoïquement calme. «*La rumeur de ces louanges ne sera étouffée que par celles que l'on prononcera à mon décès. Je pourrai comparer.*» (rires).

C'est pourtant remarquable: personne n'ose vous attaquer. Même vos opposants comme Guy Verhofstadt se retiennent.

Van Rompuy: Haha, ça va venir. Lorsque je présidais le CVP, cela posait moins de problèmes. Avec les années qui passent, je deviens plus indulgent. Les hommes s'améliorent. J'ai souvent dit: attention, on va finir par me trouver sympathique.

Comment se sent-on quand on devient une légende?

C'est plus facile de partir. Cela permet de le faire avec élégance. Quoique. Tout récemment, quelqu'un a dit en souriant qu'il y avait tout de même 26 millions de chômeurs en Europe. C'est donc relatif. Nous avons évité que la zone euro ne s'effondre et de nous retrouver en profonde dépression. Éviter le pire est un devoir en soi. Mais le grand travail pour relancer l'économie doit encore commencer. Je reconnais que nous nous sommes trompés dans nos estimations. Nous avions espéré qu'après la crise, la confiance des consommateurs et des investisseurs reviendrait plus rapidement. Mais la

peur est toujours bien là. Si la confiance dans les banques et dans la monnaie est à ce point ébranlée, elle ne revient pas facilement. La dette aussi pèse sur la situation. Personne ne veut investir. Cela aussi, nous l'avions sous-estimé.

Êtes-vous impuissant en tant que leader?

Non, car cela voudrait dire que vous ne faites rien. Nous avons assoupli la stratégie monétaire et ne sommes pas trop durs avec les budgets des États-membres. Et il y a le plan d'investissement de 300 milliards d'euros de Jean-Claude Juncker. Les réponses sont là, mais elles ne suffisent pas. Impuissant? Certainement pas. Mais déçu, oui.

Est-ce que cela vous empêche de dormir? Le fait que ce ne soit pas suffisant?

Rien ne m'empêche de dormir. Cela n'arrive qu'aux enfants malades. Ou si l'un de vos proches a des problèmes. Sinon, ça n'arrive pas. Et si c'est le cas, il ne faut pas faire de politique à haut niveau. Ce qui m'inquiète, c'est le malaise ressenti par la population. Nous lui demandons des efforts importants — même si je trouve que chez nous, c'est encore acceptable comparé avec ce que Martens et Dehaene ont dû faire dans les années '80 et '90. Mais si nous ne pouvons montrer aucun progrès substantiel dans les cinq prochaines années, nous aurons des problèmes. Vous devez pouvoir dire que cela a servi à quelque chose.

Est-ce que l'Europe tient suffisamment compte de ce malaise? Ici, on ressent une atmosphère du style «les chiens aboient, la caravane passe».

C'est ce que vous pensez? Je trouve cela fâcheux. Le Conseil Européen est composé de politiciens élus, qui sont en contact quotidien avec leur population.

Beaucoup d'entre eux, dont David Cameron et François Hollande, se trouvent dos au mur dans leur propre pays.

Oui, mais il font le maximum pour regagner la confiance. Ils utilisent souvent l'Europe comme bouc émissaire, par impuissance. C'est un réel problème. Mais vous devez aussi nuancer cette aversion envers l'Europe. Qui veut retourner à la préhistoire, et changer trois fois de monnaie lorsqu'il va des Pays-Bas à l'Espagne?

La très populaire Marine Le Pen, de l'extrême droite française.

Oui, jusqu'au jour où les Français comprendront ce que son programme comprend réellement. En Flandre aussi, un tiers de la population vote pour un parti séparatiste. Mais la plupart d'entre eux ne sont pas séparatistes.

Regardez la Grande Bretagne: sous les

coups de boutoir du parti eurosceptique Ukip, elle menace de sortir de l'Union.

C'est encore à voir. L'Écosse aussi allait se séparer du Royaume Uni, et rien n'est arrivé. Ukip est un parapluie qui capte un large sentiment de malaise. Les élections sont encore autre chose qu'un référendum. Et les citoyens responsables, cela existe. Il n'y a pas que du malaise.

Mais le vase déborde ces jours-ci. Suivez-vous l'agitation sociale en Belgique?

Bien entendu. J'ai vécu la même chose dans les années 80 et 90. Et aujourd'hui, on remet ça.

Est-ce ce que vous pensez: been there, done that?

Il faut toujours être à l'écoute des contestations. Mais il ne faut pas oublier la majorité silencieuse qui ne manifeste pas. Lors des manifestations anti-missiles en mars 1985, 400.000 personnes sont descendues dans la rue. Mais le CVP a gagné les élections haut la main. La politique a toujours le dernier mot, même dans notre tradition de concertation sociale.

Vous semblez très détaché dans vos relations avec les autres. Dehaene n'était-il donc pas un ami politique?

Est-ce que cela existe, des amis en politique? N'est-ce pas une contradiction in terminis?

Le métier est-il tellement dur?

C'est un univers très compétitif, rempli de gens avec un ego bien développé, qui s'occupent surtout d'eux-mêmes. En particulier lorsque les enjeux sont importants. Nous sommes tous rivaux.

Il est rare que l'on mette cela de côté et que l'on dise: maintenant, nous sommes de vrais amis. Y compris en dehors de la politique, c'est rare.

Ces dernières années, vous avez rencontré des centaines de chefs d'État. Vous avez vu passer tout le gotha de la politique mondiale. Existe-t-il un portrait-type du politicien de haut vol?

En politique, les techniques sont partout les mêmes: écouter, gagner la confiance, avoir un bon jugement, conclure des accords. La seule chose, c'est que l'enjeu est plus important au sommet.

Et les egos?

L'ego dépend de la personne que vous êtes, et pas de votre niveau. Certains n'ont pas besoin de beaucoup de pouvoir pour se sentir importants. Au sein des institutions européennes, tout le monde sait que personne ne peut imposer sa volonté.

Et quelqu'un comme Angela Merkel? On la qualifie de femme versatile, qui défend avant tout les intérêts de l'Allemagne.

Oui, et alors?

L'hégémonie allemande n'est-elle pas contestée?

Merkel est très respectée au sein du Conseil. Il va de soi qu'elle défend les intérêts de son pays. Mais pas aux dépens de l'Europe. Pensez-vous que le fonds de soutien financier de 500 milliards d'euros était évident pour les Allemands? Elle a pourtant réussi à le faire accepter dans son pays.

Étiez-vous sur la même longueur d'ondes?
J'ai toujours eu beaucoup de respect pour

Angela Merkel. Ce qui n'empêche que nous avons parfois échangé des paroles très dures. Mais tout comme Marie dans le temple, nous allons conserver tout cela dans notre cœur.

Est-ce qu'à ce niveau-là, la politique est une affaire de personnes?

Oui, dans le sens où le respect et la confiance sont essentiels. Cela n'a rien à voir avec les sentiments.

Qu'allez-vous faire maintenant? Dans quels domaines a-t-on besoin du prési-

dent de l'Europe?

Dans toutes sortes de choses. Je vais reprendre le travail de Jean-Luc en tant que président de la Maison du Futur. Et siéger dans les organes de gestion de la Forêt de Soignes. Ce genre de choses. Je vais aussi enseigner au Collège Européen et à l'UCL.

Vous allez revenir à un niveau d'occupation normal.

Voltaire l'a dit: «Il faut cultiver son jardin. Vous ne pouvez pas vous occuper en permanence des problèmes du monde.»

EXPRESS

«Je reconnais que nous nous sommes trompés dans nos estimations. Nous avons espéré qu'après la crise, la confiance reviendrait plus rapidement.»

«Si nous ne pouvons montrer aucun progrès substantiel dans les cinq prochaines années, nous aurons des problèmes. Vous devez pouvoir dire que cela a servi à quelque chose.»

«J'ai toujours eu beaucoup de respect pour Angela Merkel. Ce qui n'empêche que nous avons parfois échangé des paroles très dures.»